ITAGUE s. f. (i-ta-ghe — bas-bret. *itak*, même sens). Mar. Cordage attaché par une de ses extrémités à un objet qu'il sert à élever, tandis que l'autre extrémité est fixée à un palan, à l'aide duquel on tire ce cordage. ‖ *Fausse itague*, Itague supplémentaire.

ITALIAM! ITALIAM! (*L'Italie! l'Italie!*) [Virgile, *Enéide*, liv. III, v. 523]. Les Troyens, conduits par Enée, découvrent enfin les rivages de l'Italie but de leurs longues courses : « Nous voyons au loin des collines obscures, et l'Italie sortant du sein des eaux. Italie! s'écrie le premier Achate; Italie! répètent mes compagnons, saluant cette terre d'un long cri de joie. » Cette exclamation rappelle le cri des compagnons de Xénophon, sortant enfin des longues solitudes de l'Asie : *Thalassa! thalassa!* La mer! la mer!

« Lorsque Virgile eut conçu l'idée d'identifier et d'unir tour à tour le Jupiter du Capitole avec le Jupiter homérique, de fondre les légendes naïves du Latium dans la brillante mythologie des Hellènes, et d'envelopper des splendeurs de l'apothéose les origines de Rome en remontant au delà du berceau de Romulus, au delà des rois albains, jusqu'au fils de Vénus et d'Anchise, alors il put se flatter que cette région pure et sublime de poésie héroïque, objet de ses rêveries enthousiastes, vers laquelle il aspirait depuis sa jeunesse, et qui lui avait échappé tant de fois, il l'avait enfin trouvée : *Italiam! Italiam!* L'*Enéide* naissait. »

NAUDET.

« *Italiam! Italiam!* c'est le cri de tous les vaillants cœurs, de toutes les âmes généreuses, de tous les instincts patriotiques. Voici que le roman, à son tour, entre dans la mêlée, et porte bravement sa pierre à l'édifice de l'indépendance italienne. »

LOUIS JOURDAN.

A son tour, un poëte italien du XVIIe siècle, Filicaja, a poussé le même cri, au début d'un sonnet célèbre :

Italia! Italia! o tu qui feo la sorte
Dono infelice di bellezza!.....

« Italie! Italie! ô toi à qui le destin a fait le don funeste de la beauté!... » Ce sonnet, universellement admiré, est resté classique, plus peut-être à cause de l'émotion patriotique qui en déborde que pour sa perfection littéraire.

ITALIANISÉ, ÉE (i-ta-li-a-ni-zé) part. passé du v. Italianiser : *Une population* ITALIANISÉE. *Un mot* ITALIANISÉ. *Rien de plus affreux que le récitatif français* ITALIANISÉ. (D'Alemb.)

ITALIANISER v. a. ou tr. (i-ta-li-a-ni-zé — rad. *italien*). Rendre italien; donner des habitudes ou des sentiments italiens à : *Ni M. Ratazzi, ni le gouverneur de Nice, ni leurs coryphées, ne parviendront à* ITALIANISER *une population qui n'est et qui ne veut être que française.* (Journ.)

— Gramm. Donner une forme, une terminaison italienne à : *On dénaturait le français, on l'*ITALIANISAIT. (E. Littré.)

— Intransitiv. Affecter des tournures, une prononciation italienne; se servir d'expressions empruntées à l'italien.

S'italianiser v. pr. Etre italianisé, prendre les sentiments ou les habitudes italiennes : *L'archevêque de Bourges* S'ÉTAIT *fort* ITALIANISÉ *à Rome.* (St-Sim.)

ITALIANISME s. m. (i-ta-li-a-ni-sme — rad. *italien*). Gramm. Tour italien, expression italienne, transportée dans une autre langue; manière de parler propre à la langue italienne.

— Caractère, habitudes italiennes : *Il y avait un fonds d'*ITALIANISME *dans le caractère de Napoléon.* (H. Beyle.)

ITALICA, ville de l'Espagne ancienne, dans la Bétique, au S.-E. d'Hispalis, sur le Bétis. Elle fut fondée par Scipion l'Africain et donna le jour aux empereurs Trajan, Adrien et Théodose le Grand. C'est aujourd'hui SEVILLA-LA-VIEJA.

ITALIE s. f. (i-ta-lî). Arboric. Nom d'une variété de pêche.

ITALIE, grand Etat de l'Europe méridionale. On désigne sous l'expression générique d'Italie une vaste péninsule qui s'étend entre la Méditerranée et l'Adriatique, et qui est entourée au N. par l'immense demi-cercle des Alpes. Le royaume d'Italie embrasse actuellement toute cette contrée, à l'exception du Tyrol italien ou Trentin, de l'Istrie et des îles de Corse et de Malte. Il est borné au N. par les Alpes, qui le séparent de la Suisse et de l'Autriche, sauf la partie située au N. du lac de Garde, où sa frontière ne suit pas la ligne des Alpes; à l'O., par la France, dont le séparent les Alpes occidentales et la Roya, et par la Méditerranée; au S., par le golfe de Tarente et la Méditerranée; à l'E., par le canal d'Otrante, la mer Adriatique et l'Isonzo, qui sépare le royaume d'Italie de l'Istrie, région italique appartenant encore à l'empire d'Autriche. Cette contrée célèbre est comprise entre 36° 40' et 46° 40' de lat. N., depuis l'extrémité S. de la Sicile jusqu'à la limite septentrionale de la Vénétie, et entre 4° 15' et 16° 10' de longit. orientale, depuis le mont Tabor jusqu'au port d'Otrante. Sa superficie est de 350,000 kilom. carr., dont 43,830 en îles. D'après le recensement du 1er juin 1868, la population du royaume d'Italie s'élevait à 24,231,860 hab. L'annexion des Etats de l'Eglise l'a augmentée d'environ 3,000,000 d'âmes. Sous le rapport des races, cette population se divisait comme il suit en 1868 : langue italienne, 23,958,103; langue française, 134,435; langue allemande, 20,393; langues diverses (albanais, grec, slave), 18,929.

— *Aspect général.* L'Italie forme une région nettement déterminée. Des Alpes centrales se détachent, au S.-O. et au S.-E., deux grandes chaînes demi-circulaires, qui enveloppent une vaste vallée et l'isolent du reste de l'Europe. Cette vallée continentale, une longue et étroite péninsule qui s'y rattache au midi et quelques îles situées à l'O. constituent l'Italie. La vaste plaine de l'Italie septentrionale est encadrée de trois côtés par les Alpes et l'Apennin septentrional, ouverte à l'E. sur l'Adriatique et arrosée dans toute sa longueur par le Pô. La partie proprement péninsulaire de l'Italie, ou Italie méridionale, est une sorte de trapèze dont la plus grande dimension est du N.-O. au S.-E. Ses deux grands côtés ont de 800 à 840 kilom. de longueur, et les deux autres de 240 à 320 kilom. Elle est traversée dans toute sa longueur par la chaîne de l'Apennin, qui se bifurque vers le 41e degré de lat., et forme ainsi à son extrémité méridionale deux presqu'îles secondaires. On a souvent comparé sa forme générale à celle d'une botte, dont la pointe est tournée sur le détroit de Messine, en face de la Sicile, tandis que le talon est marqué par le cap Santa-Maria-di-Leuca, à l'O. duquel le canal d'Otrante fait communiquer la mer Ionienne et la mer Adriatique. La longueur de la péninsule, du mont Blanc au cap Spartivento, est de 1,240 kilom. L'Italie septentrionale, bornée au N. par un majestueux rempart de montagnes, est un des plus beaux et des plus fertiles pays du globe; elle ressemble à un vaste jardin bien arrosé, bien cultivé, bien peuplé, presque complétement plat, et dont le niveau général dépasse à peine de 8 à 10 mètres celui de la mer.

Les voies de communication y sont nombreuses, et elle est coupée, dans le voisinage des fleuves, d'une infinité de canaux, qui ne servent ordinairement qu'à l'agriculture. On n'y voit presque point d'autres arbres que ceux des vergers; pas de forêts. Les cours d'eau y sont, comme en Hollande, élevés au-dessus des terres voisines, encaissés dans des digues artificielles, et coulent comme sur la crête d'une muraille. En effet, les Alpes italiques ayant leur versant méridional si rapide et si abrupt qu'elles semblent former un rempart au-dessus du plan horizontal de la vallée, les cours d'eau en descendent brusquement et par torrents; comme les pentes ne sont pas boisées, ils dépouillent les montagnes de leur terre végétale et même de quelques parties de rocs qu'ils entraînent dans les plaines, leurs lits sont exhaussés par ces matières étrangères, et ils débordent très-fréquemment. Les hommes ont dû arrêter les ravages de ces cours d'eau par des digues, et leur faire des lits artificiels, qui se comblent sans cesse par les mêmes causes; les rivières forment à leur embouchure des atterrissements qui les forcent à s'infiltrer dans les terres voisines, et transforment des terres en marais. Le ciel et le sol de l'Italie méridionale sont admirables; mais les deux versants de l'Apennin n'offrent pas le même aspect. Le versant occidental, fertile, coupé par des cours d'eau considérables, couvert de vignes et d'oliviers, rempli de ruines et de souvenirs du passé, renferme une belle plaine, celle de la Campanie, moins vaste, mais aussi fertile que celle de la Lombardie. Le versant oriental est plus froid et beaucoup moins fertile. On n'y voit guère que des torrents, mais on y remarque de vastes forêts, des vallées sauvages et quelques grandes plaines.

Le développement des côtes de terre ferme est d'environ 2,300 kilom. Les deux îles de Sardaigne et de Sicile ont 1,400 kilom. de côtes. L'Italie, y compris ses grandes et petites îles, a donc 3,900 kilom. de côtes. La France n'en a que 2,400, et l'Espagne, 3,200.

La partie occidentale du golfe de Gênes, depuis la Roya jusqu'à Gênes, porte le nom de *Riviera di Ponente* (littoral du Ponant ou couchant); elle est traversée, entre cette ville et Nice, par la magnifique route dite de la Corniche. Le littoral, depuis Gênes jusqu'au golfe de la Spezzia, s'appelle *Riviera di Levante* (littoral du Levant). Entre l'Arno et le Tibre, la côte est un pays pestilentiel, appelé la Maremme; il est inculte, inondé, presque sans habitants; pour l'assainir, on vient d'y faire passer un canal qui y porte les eaux de l'Ombrone. Cette côte est certainement un des pays les plus malsains de l'Europe; la fièvre y semble acclimatée et les rares habitants des marais Pontins y vivent dans l'état le plus misérable. Sur tout le reste du littoral, les dernières pentes de l'Apennin projettent des caps nombreux : Circeo au S.-E. de Terracine, Misène à l'O. de Pouzzoles; Campanella au S. de Sorrente; Licosa au S.-O. de Pesto; Vaticano au N.-O. de Nicotera. La mer y creuse, sur la côte tyrrhénienne, les baies de Gaëte, de Naples, de Salerne, de Policastro, de Sainte-Euphémie et de Gioja. Entre les caps dell' Armi et de Santa-Maria-di-Leuca, la côte présente les mêmes caractères que la côte napolitaine de la mer Tyrrhénienne; dans la Calabre, elle est élevée; au delà de Tarente, dans toute la presqu'île d'Otrante, elle est basse et sablonneuse. On y trouve les caps dell' Armi, au S. de Reggio; de Spartivento, au S.-O. de Brancalzone; de Rizzuto, au S.-E. d'Isola; de Nau ou des Colonnes; les pointes d'Alice et de Trionto, enfin le cap Santa-Maria-di-Leuca. Elle ne présente que deux golfes, celui de Squillace, entre la pointe de Stilo et le cap Rizzuto, et celui de Tarente, qui la creuse profondément entre la pointe d'Alice et le cap de Leuca. C'est au fond de ce golfe que se trouvent les seules parties marécageuses du littoral baigné par la mer Ionienne. Du cap di Leuca à l'embouchure de l'Isonzo, le littoral est peu sinueux; la seule saillie un peu importante qu'on y rencontre est celle du Monte Gargano; les seuls golfes sont ceux de Manfredonia et de Venise. Entre Manfredonia et Rimini, et surtout dans la presqu'île du Monte Gargano, les côtes sont rocheuses et assez élevées. Au N. de Rimini, depuis l'embouchure de la Marecchia, elles sont très-basses et bordées de lagunes. Au N. du Pô, le littoral, sur une longueur de 160 kilom., n'est ni la mer, ni la terre : c'est la lagune, espace de 12 à 16 kilom. de largeur, rempli de bas-fonds et de fanges, couvert de 30 à 40 centimètres d'eau et coupé par des canaux tortueux et étroits, au milieu desquels s'élèvent une centaine d'îles. Les unes ne sont que des bancs de sable; les autres ressemblent à des bastions; les plus considérables forment l'enceinte de la lagune et la séparent de la mer; on les appelle *aggere*, et elles forment une ligne de terre étroite et parallèle au rivage, coupée par des canaux en face de l'embouchure de chaque fleuve. Au delà de ces îles et des digues ou *Muracci* dont on les fortifie, la mer est profondément calme et les vaisseaux trouvent dans les canaux une route commode et un ancrage sûr. A l'exception du petit groupe des îles Tremiti, situé dans l'Adriatique, toutes les îles qui font partie du royaume d'Italie sont situées dans la Méditerranée. Les principales sont, en allant du S. au N. : la Sicile, au N. de laquelle on rencontre le petit archipel des îles Lipari; les îles de Capri et d'Ischia, la Sardaigne, et, sur la côte de l'ancien duché de Toscane, l'île d'Elbe.

— *Constitution géologique et produits minéralogiques.* Le sol de l'Italie offre une grande variété. Sur certains points, on voit sortir le grès rouge. Dans la vallée de Cadore, les calcaires donnent issue à des sources imprégnées d'hydrogène, et les montagnes renferment du plomb argentifère, de l'oxyde de fer et du plomb sulfuré. On ne rencontre pas moins de dix-neuf mines dans cette vallée. Sur le territoire de Vicence se montrent des calcaires analogues à la craie, des dépôts de sédiments supérieurs et des roches volcaniques anciennes; ces derniers produits renferment des globules de calcédoine remplis d'air et d'eau. Des grès verts forment le noyau de toutes les collines calcaires qui s'étendent dans le Frioul et les collines basses des bords de la Piave. Le Véronais présente la même disposition; ses calcaires sont remplis de corps organisés fossiles. Au pied des Apennins, s'étendent, dans les provinces de Parme et de Plaisance, des montagnes coquillières dont les sommets s'élèvent jusqu'à 500 mètres et dont les couches sont inclinées au N. de 10 à 20 degrés. Elles dominent le cours du Pô. Les eaux de ce fleuve accumulent à son embouchure des dépôts, qui chaque jour reculent les limites de la mer. En descendant du mont Rosa au val de Sesia, la principale roche que l'on remarque est la serpentine. Dans la vallée de Macagnaga, en Piémont, on trouve des schistes aurifères. Dans la vallée de la Doire, près d'Ivrée, et dans celle de Biella, on trouve du granit, du porphyre, du calcaire jurassique, de la craie et du terrain supercrétacé supérieur. Non loin de Turin, la montagne de Superga présente un exemple frappant du terrain supercrétacé qui a été soulevé et redressé par la même cause qui a fait surgir les cimes du mont Blanc. Sur les bords de la Scrivia, près de Tortone, on voit des dépôts de terrains supercrétacés moyen et inférieur. « Le sol de la Lombardie, dit M. Théophile Lavallée, et celui du Piémont abondent en coquilles fossiles, mais les terrains meubles qui recouvrent les dépôts marins sont remplis d'ossements de mastodontes, d'éléphants, de rhinocéros et d'autres grands quadrupèdes; dans les collines des environs de Plaisance, et principalement au val d'Arno, on a trouvé des os de cétacés. Des animaux aujourd'hui perdus habitaient donc les versants des Alpes avant que l'homme y eût établi son empire. » Les bords de la Méditerranée, depuis Vintimillo jusqu'au bourg d'Alassio, présentent des dépôts crétacés et calcaires appartenant au terrain jurassique supérieur; d'Alassio à Savone, le même terrain, mais modifié par l'action des feux souterrains; à Cadibone, des poudingues et des lignites avec des ossements d'anthracothère, animal perdu. A Gênes, on voit le terrain jurassique supérieur renfermant des plantes marines fossiles, et recouvert par le terrain supercrétacé supérieur. A la base de l'Apennin central, s'étendent les mêmes terrains tertiaires; ils forment des collines composées en grande partie de marne argileuse et de sable calcaire et siliceux, dans lesquels on trouve du soufre, de la poix minérale et du sel. Le nombre de dépouilles organiques y est extrêmement considérable. Les rochers granitiques de l'Apennin méridional, depuis les montagnes de Conegliano jusqu'à l'extrémité de l'Italie, sont plus visibles que dans le reste de la chaîne. Près du bord de la mer, les collines calcaires qui s'élèvent çà et là appartiennent aux dépôts de sédiment supérieur. Dans la Calabre orientale, au bas des pentes d'Aspromonte, on trouve de grands dépôts salifères. Sur le versant occidental de l'Apennin central, le séjour des mers, auxquelles ont succédé des lacs d'eau douce, est attesté par la nature du sol, et les produits volcaniques s'y sont amoncelés à une époque antérieure aux temps historiques. Les eaux qui descendent de la chaîne du mont Velino tiennent en suspension du carbonate de chaux, qui se dépose dans le lac Velino, aux cascades de Terni et à celles de Tivoli.

Des bords du Pô jusqu'aux extrémités de l'Italie, on a reconnu deux traînées de matières volcaniques : l'une s'étend sur le versant oriental des Apennins, depuis le territoire de Ferrare jusque dans les Abruzzes, non loin des rives du Sangro; l'autre, sur le sommet opposé, se prolonge jusque dans la Sicile. Aux deux extrémités de ces produits du feu souterrain a lieu le phénomène des salses, sorte de volcans d'air, d'eau et de boue; ce sont des dégagements de gaz hydrogène carboné, qui entraînent des matières terreuses; quelquefois ce gaz se dégage seul, et lorsqu'il est enflammé il constitue des terrains ardents ou feux naturels. Au bas du versant des Apennins qui se dirige vers le golfe de Naples, des cratères de diverses dates se sont produits sur le sol même que l'homme foule aujourd'hui, et la décomposition des laves a contribué à fertiliser ces champs. Toute la plaine de la Campanie est couverte de déjections volcaniques; Naples est bâtie sur des courants de laves; les petits lacs Averno, Lucrino et Agnano étaient jadis des cratères. Cette plaine, qui s'étend depuis les bords du Sebato et du Sarno jusqu'à la Méditerranée, est connue depuis les temps anciens sous la dénomination de champs Phlégréens; tout y retrace, en effet, les ravages du feu : la grotte du Chien, les étuves de San-Germano, la célèbre Solfatare, connue jadis sous le nom de *Forum Vulcani*, etc. Enfin, toute la partie des champs Phlégréens est composée de rochers volcaniques. Le mont Pausilippe est formé de pépérine poreuse, qu'il a été facile de percer pour le passage de la route souterraine appelée *Grotte de Pouzzoles.* Le Vésuve est le seul volcan en activité que renferme la péninsule italique; mais la Sicile et les îles qui en dépendent en comptent quatre autres, notamment l'Etna.

Les richesses minérales de l'Italie consistent plutôt en substances pierreuses qu'en substances métalliques. On y trouve, en effet, la serpentine du revers méridional des Alpes, le porphyre des Apennins, le marbre de Carrare, l'albâtre de Volterra, la brèche de Stazzema, le marbre noir de Pistoja, le marbre vert de Prato, les brocatelles de Piombino, la pierre calcaire de Florence, dont les plaques polies représentent des ruines ou d'élégantes arborisations, formées de molécules de manganèse; la baryte sulfatée du mont Paderno, dont on fait par la calcination la pâte appelée phosphore de Bologne; les jaspes de Borga, les calcédoines de la Toscane, le lapis-lazuli des environs de Sienne, le jargon du Vicentin, le grenat du Piémont, l'hyacinthe du Vésuve. Les mines de la Sicile et de la Sardaigne fournissent un peu d'or, quelques centaines de kilogr. d'argent, quelques milliers de quintaux de plomb et 500,000 ou 600,000 quintaux de fer. On a trouvé quelques houillères dans les terrains volcaniques; l'alun et le soufre y sont communs. La Sicile fournit une grande quantité de cette dernière matière.

— *Orographie.* L'Italie appartient tout entière au bassin de la Méditerranée. Les montagnes de cette contrée sont : 1° les Alpes centrales, noyau orographique de toute l'Europe méridionale, et qui appartiennent au faîte général de partage des eaux du continent européen; 2° les Alpes occidentales, comprenant les Alpes Pennines, Grées, Cottiennes et Maritimes; 3° les Apennins, prolongement des Alpes occidentales, auxquelles il se rattache par le col de Cadibone et qui forme l'ossature de la péninsule italique; 4° les Alpes orientales, grand appendice des Alpes centrales, qui sépare la région italique de la région germanique, et se compose des Alpes Rhétiques, Carniques et Juliennes, jusqu'au mont Hernicza, vers le fond du golfe de Fiume. Nous ne décrirons point ici ces différentes chaînes, auxquelles le *Grand Dictionnaire* consacre des articles spéciaux; nous nous bornerons à indiquer quelques points culminants et les passages les plus fréquentés. Signalons, dans les Alpes italiques, le mont Rosa (4,618 mètres), le mont Viso (3,856 mètres), le mont Cenis (3,493 mètres), et le mont Saint-Bernard (3,372 mètres); dans les Apennins : le mont Corno (2,902 mètres), le mont Velino (2,494 mètres), le mont Gargano (1,614 mètres). On pénètre en Italie, à travers les Alpes, par plusieurs passages très-élevés. Les plus célèbres sont : le col de Tende (1,795 mètres), le col de Traversette (2,036 mètres); le col du mont Cenis (2,165 mètres), le col du Petit Saint-Bernard (2,192 mètres), le col du Simplon (2,005 mètres), le col du Saint-Gothard (2,075 mètres), le col du Splügen (2,077 mètres), etc. Les passages les plus fréquentés à travers le faîte des Apennins sont : le col de la Bocchetta (1,064 mètres), le col de Giovi, le col de Pietra-Mala (1,004 mètres), le passage d'Avezzano, etc.

— *Hydrographie.* Les montagnes qui forment le relief de l'Italie divisent cette contrée en trois versants principaux, qui sont ceux de la Méditerranée, de l'Adriatique et de la mer Ionienne. Le fleuve le plus important du versant de l'Adriatique est le Pô. Dans son trajet de 640 kilom., il reçoit à droite le Tanaro, grossi de la Stura et de la Bormida, la Trebbia, le Taro et le Panaro; à gauche, les deux Doires, la Sésia, le Tessin, l'Olona, l'Adda, l'Oglio, le Mincio et le Tartaro. La même mer reçoit des Alpes : l'Adige, qui s'y jette par plusieurs embouchures; la Brenta et la Piave, qui se perdent dans les lagunes de Venise; le Tagliamento, qui a son embouchure au fond du golfe de l'Adriatique. La chaîne des Apennins envoie à la Méditerranée : le Serchio, l'Arno, le Tibre, le Garigliano et le Volturno. Sur le versant de l'Adriatique naissent le Sangro et l'Ofanto; le versant de la mer Ionienne est arrosé par le Bradono, le Basente et le Crati.

Dans la haute Italie, la navigation est favorisée par des canaux, mais aucun d'eux n'a une importance considérable à ce point de vue.

— *Climatologie.* La péninsule, dans sa partie méridionale, ressemble plus à l'Afrique qu'à l'Europe. Elle a de l'Afrique le climat sec et brûlant et le redoutable siroco, reflet du simoun, qui souffle sur les côtes. Dans la partie continentale, le voisinage des Alpes, l'abondance des cours d'eau, la direction de la belle vallée qui s'ouvre sur l'Adriatique, entretiennent la plus délicieuse température. Le climat de l'Italie est généralement sain, mais avec de nombreuses exceptions. Ainsi, dans l'Italie septentrionale, les lagunes et les rizières du bassin du Pô donnent lieu à des exhalaisons qui engendrent la fièvre; dans l'Italie centrale, les maremmes de Toscane, la campagne de Rome et les marais Pontins, les environs de Volturno produisent des miasmes qui infectent l'air, surtout pendant la nuit. Sous le rapport de la température, la région italique, du N. au S., peut être divisée en quatre climats différents. La zone septentrionale, qui comprend toute la vallée du Pô, et qui règne depuis les Alpes jusqu'aux Apennins, jouit d'un climat tempéré, mais elle est souvent exposée à des froids rigoureux.

— *Faune.* La faune de l'Italie diffère peu de celle des autres contrées de l'Europe situées sous la même latitude; cependant, elle comprend quelques animaux particuliers. Ses montagnes servent de retraite au lynx, au chamois, à la chèvre sauvage, au furet, au loir et au lemming, petit rat de Norvége, célèbre par ses migrations. Dans les Apennins, on trouve communément le porc-épic. Un bœuf, auquel on donne le nom de buffle, vit à l'état domestique dans le midi de la contrée. Les oiseaux, très-nombreux, comprennent toutes les espèces de l'Europe centrale, un grand nombre de l'Europe orientale et une partie de ceux d'Afrique. Quelques reptiles du midi de l'Italie appartiennent aussi à la partie septentrionale de l'Afrique, notamment l'aspic.

La faune marine est aussi très-nombreuse et comprend toutes les variétés de poissons qu'on trouve dans la Méditerranée. Nous devons mentionner aussi les coraux et les madrépores : la seiche commune, l'argonaute papyracé, singulier animal dont la coquille transparente et fragile, en forme de nacelle élégante, semble avoir donné à l'homme l'idée des premiers navires, etc., etc.

— *Flore.* Les productions naturelles du sol de l'Italie sont aussi variées que son climat. Dans les régions alpestres croissent toutes les plantes des climats froids; les régions du sud possèdent une véritable flore tropicale. Dans les montagnes, on rencontre le sapin, l'if, le mélèze, le bouleau; les plaines de la Lombardie sont en partie couvertes de rizières; l'olivier, le mûrier, l'oranger, le citronnier, le pistachier, le jujubier, le dattier croissent dans le midi et dans les parties abritées de la côte du nord; dans l'extrême sud, on cultive le cotonnier, la canne à sucre et autres plantes des tropiques. Partout on rencontre la vigne à l'état sauvage. Nous nous contenterons de signaler ces produits exceptionnels, sans entrer dans le détail des végétaux qui sont communs à l'Italie et au reste de l'Europe.

— *Histoire.* La question, fort controversée, des origines de la nation italienne a été traitée à fond par M. Mazzoldi, dans son ouvrage intitulé les *Origines italiques.* La première immigration dont l'histoire ait pu retrouver la trace paraît être celle des Tyrrhéniens, qui, sous le nom d'Osques, d'Etrusques et de Tauriens, s'établirent, les premiers dans le midi, les seconds dans le centre et les derniers dans le nord de la péninsule. Dans cette dernière région survinrent bientôt les Vénètes, qui donnèrent leur nom à la Vénétie. Presque à la même époque, les Ibères, autre peuple asiatique, se répandirent en Sicile, en Sardaigne, en Corse et sur les côtes occidentales de l'Italie appelées depuis Liguriennes, tandis que des peuples de race celtique, tels que les Insubres et les Ombriens, envahissaient cette partie de l'Italie qui s'étend depuis le versant méridional des Alpes jusqu'à la région que l'on appelle aujourd'hui les Abruzzes. Telles paraissent avoir été les immigrations primitives qui eurent lieu en Italie depuis l'année 2600 jusqu'à l'arrivée des Pélasges, dont la première invasion doit être placée à l'année 1600. La guerre n'ayant pas tardé à éclater entre les anciens et les nouveaux immigrants, les derniers venus, les Pélasges finirent par être expulsés; mais des immigrations nouvelles se produisirent, les unes du côté de la Grèce, les autres vers le Nord; les premières constituèrent la Grande-Grèce, dans l'Italie méridionale; les dernières, formées de Gaulois, embrassèrent une partie considérable de l'Italie septentrionale et centrale, et débutèrent sous Bellovèse (587 avant J.-C.), par la fondation de Milan. Toute cette partie de l'histoire de l'Italie est d'ailleurs fort obscure; car les premiers auteurs qui en écrivirent, notamment Fabius Pictor, le plus ancien de tous, vécurent huit ou neuf siècles après les peuples dont ils cherchèrent à recueillir les souvenirs. Tout est donc vague et conjectural dans le récit de ces auteurs, jusqu'à l'époque où le nom d'*Italie* se fit entendre pour la première fois. La seule chose que l'on puisse affirmer en toute certitude, c'est le degré élevé de civilisation des Etrusques et des Grecs d'Italie. Tout s'accorde pour prouver la prospérité et la puissance de cette confédération des Etrusques, qui embrassait presque toute l'Italie centrale. Les républiques de la Grande-Grèce sont plus connues encore, et personne n'ignore la gloire antique de Sybaris, de Crotone, de Tarente, de Thurium, de Locris, ni l'éclat jeté par l'école de Pythagore.

Les Etrusques, maîtres du nord de l'Italie, depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Tyrrhénienne, poussèrent ensuite leurs conquêtes vers le sud et s'emparèrent d'une partie de la Campanie, où ils fondèrent, comme dans le nord, une confédération de douze cités. A la fois guerriers et commerçants, ils rivalisaient avec les Carthaginois; leurs flottes pénétraient jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et, au moment de la fondation de Rome, maîtres de la Corse, de la Sardaigne, ils dominaient dans la plus grande partie de la péninsule. Mais cet empire si puissant devait bientôt être dominé par Rome, dont l'histoire trouvera sa place ailleurs.

Sous la république romaine, l'Italie était divisée en trois grandes régions : la Gaule Cisalpine au N., l'Italie propre au milieu et la Grande-Grèce au S. L'Italie propre, entre la Macra, l'Apennin, l'Utis au N., la mer Tyrrhénienne à l'O., l'Adriatique à l'E., comprenait sept contrées : l'Etrurie au N.-O., l'Ombrie au N.-E., le Picénum au S.-E. de l'Ombrie, la Sabine au S.-O. du Picénum et au S. de l'Ombrie, le Latium au S. de la Sabine, la Campanie au S. du Latium, et le Samnium à l'E. de ces deux dernières.

Quand Auguste organisa l'empire, il divisa l'Italie en 11 régions ou gouvernements : Latium et littoral de la Campanie; Campanie intérieure, Apulie et pointe S.-E. de la péninsule; Lucanie et Brutium; Samnium et Sabine; Picénum; Ombrie; Etrurie; Gaule Cispadane; Ligurie; Vénétie; enfin Gaule Transpadane. Cette division fut plusieurs fois changée; ainsi Adrien divisa l'Italie en deux parties : Italie Transpadane au N. du Pô, Italie Cispadane, ou Italie propre, au S. de ce fleuve. Enfin Constantin établit une préfecture d'Italie, comprenant quatre diocèses : Italie, Rome, Illyrie et Afrique. Le diocèse d'Italie comptait sept provinces : Rhéthie Ire, Rhétie IIe, Alpes Cottiennes, Ligurie, Vénétie et Istrie, Emilie, Flaminie et Picenum Annonarium. Le diocèse ou vicariat de Rome embrassait le reste de la péninsule, avec les trois grandes îles de la Méditerranée; il était divisé en 10 provinces : Toscane et Ombrie, Picenum Suburbicarium, Samnium, Valérie, Campanie, Apulie et Calabre, Brutium et Lucanie, Sicile, Sardaigne, Corse. Rome et le Latium étaient toujours administrés directement par le préfet d'Italie.

Il serait impossible ou inutile de donner à l'histoire de l'Italie ancienne de grands développements : impossible pour les temps qui ont précédé la domination romaine, l'histoire d'Italie étant jusque-là absolument conjecturale; inutile depuis la domination romaine, cette histoire se confondant avec celle de Rome jusqu'à la division de l'empire. Nous allons donc prendre à ce point l'histoire de la péninsule.

En 395, lors du partage de l'empire romain par Théodose le Grand, l'empire d'Occident, dans lequel était enclavée l'Italie, échut à Honorius. Ce pays ne tarda pas à tenter la cupidité des barbares, qui y firent de fréquentes incursions. En 402, Alaric, roi des Wisigoths, franchit la frontière illyrienne; mais Stilicon le rejeta au delà des Alpes. Deux ans après, le Germain Radagaise est battu à Florence; mais, à la mort de Stilicon, Alaric arrive sans obstacle devant Rome, qui succombe et est livrée au pillage (410). Plus tard, Attila, roi des Huns, se jeta aussi sur l'Italie, ravagea la vallée du Pô et se présenta devant les portes de Rome. A son tour, Genséric vint piller et saccager la ville éternelle, et il emmena avec lui à Carthage plus de 60,000 captifs, parmi lesquels on comptait l'impératrice Eudoxie et ses deux filles. En 476, Odoacre mit fin à l'empire d'Occident et prit le titre de roi d'Italie.

En 493, Théodoric le Grand conquit avec ses Ostrogoths toute l'Italie, depuis les Alpes jusqu'à la Sicile, et étendit plus tard les limites de son nouveau royaume jusqu'au Danube et à la Garonne. Après la mort de Théodoric, la décadence du vaste empire qu'il avait fondé fut rapide. Les victoires remportées par Bélisaire et par Narsès, généraux des empereurs d'Orient, mirent fin, dès le milieu du VIe siècle, à la brillante et sage domination des Goths en Italie, et replacèrent pour quelque temps la péninsule sous l'autorité corrompue et détestée des empereurs de Byzance. Ceux-ci la gouvernèrent despotiquement, supprimèrent les anciennes franchises municipales et se firent représenter par un exarque, qui avait son siége à Ravenne; mais, pas plus que les anciens empereurs de Rome, l'exarque Longin ne put repousser les invasions des conquérants germains. Dès l'an 568, les Longobards ou Lombards, appelés par l'eunuque Narsès, envahirent la péninsule sous la conduite de leur chef, Alboin, et, en peu de temps, ils eurent conquis presque toute la haute Italie et des parties considérables de l'Italie centrale jusqu'à Bénévent. Dès ce moment, c'en est fait de l'ancienne civilisation romaine, déjà bien modifiée par le christianisme. Les Lombards, en partageant le pays en un certain nombre de duchés, préparent en Italie le règne de la féodalité. L'Italie comptait alors trois capitales : Pavie, siége de la domination des Lombards; Ravenne, où siégeaient les exarques, et Rome, résidence des pontifes. L'unité politique de l'Italie était brisée. En même temps grandissait la puissance de Venise. Ce fut la première des républiques qui se constituèrent plus tard dans diverses villes d'Italie. Bientôt les possessions des empereurs byzantins en Italie se réduisirent à l'exarchat de Ravenne, à la Romagne, à la Pentapole et à une partie des côtes de la basse Italie. Un fonctionnaire qualifié de patrice administrait le territoire de Rome au nom des empereurs de Byzance. Du reste, la dépendance souvent purement nominale dans laquelle la plupart de ces Etats se trouvaient vis-à-vis de la cour de Byzance cessa bientôt complétement d'exister, au VIIIe siècle, quand l'empereur Léon l'Isaurien prêta la main aux iconoclastes. Naples, Amalfi, Gaëte se rendirent indépendantes; Rome se donna pour chef son évêque et se constitua en république. Astolphe, roi lombard, mit fin à l'exarchat et força Rome à le reconnaître pour son souverain. Mais bientôt Pépin le Bref, roi de France, enleva aux Lombards une partie de leurs possessions et les donna à l'évêque de Rome. Charlemagne confirma la donation de Pépin, incorpora le royaume des Lombards à la monarchie franque et se fit couronner par Léon III empereur d'Occident (800). Ainsi finit la domination des Lombards; seul, le duché de Bénévent conserva son indépendance. La péninsule se trouva ainsi partagée en quatre gouvernements : Italie franque au N. et au centre; Italie pontificale au centre; Italie lombarde au S.; Italie grecque à l'extrémité méridionale et sur quelques points de la côte. On pourrait ajouter une cinquième Italie indépendante, Venise.

Après la mort de Charlemagne, les princes carlovingiens, les ducs de Spolète, de Frioul, le marquis d'Ivrée et d'autres prétendants encore se disputèrent le titre d'empereur d'Occident, et les grands feudataires italiens s'efforcèrent de profiter de ces dissensions pour se rendre indépendants. La Lombardie méridionale se fractionna en trois principautés : Bénévent, Capoue et Salerne. Venise, Gênes et Pise s'étaient constituées en républiques, et le commerce les avait rendues florissantes. La Sardaigne et la Sicile étaient tombées au pouvoir des Arabes, tandis que les Hongrois désolaient le nord de l'Italie. Après de longues et sanglantes luttes, Bérenger, duc de Frioul, se fit couronner roi d'Italie en 894, et empereur en 915; mais, forcé de défendre sa souveraineté contre les rois de Bourgogne, il ne pouvait protéger efficacement ses Etats contre les nouveaux envahisseurs. Bérenger fut assassiné en 924. Hugues de Provence s'étant fait céder par Rodolphe II, roi de la haute Bourgogne, ses droits ou ses prétentions sur l'Italie, moyennant la cession du royaume d'Arles, s'efforça de se maintenir en Italie par la plus sanguinaire tyrannie. Il fut renversé en 945 par Bérenger II, son neveu. Lothaire, fils et successeur de Hugues de Provence, mourut en 950, empoisonné, dit-on, par Bérenger II. Ce dernier et son fils Adalbert furent élus rois, en 951, dans une espèce d'assemblée nationale; mais leur gouvernement dégénéra bientôt en tyrannie. Bérenger II voulut marier, malgré elle, la belle Adélaïde, veuve de Lothaire, avec son fils Adalbert. Cette princesse, assiégée dans le château de Canossa, où elle avait cherché un refuge, implora l'appui du roi des Allemands, Othon Ier, qui, ayant franchi les Alpes et s'étant rendu maître de Pavie, se fit couronner, en 952, roi des Lombards, puis, en 961, empereur. Avec Othon commence l'influence germanique, qui, au milieu de sanglantes luttes, dominera en Italie jusqu'à une époque très-voisine de la nôtre.

Maître de l'Italie du nord et du centre (les républiques de Naples, de Gaëte et d'Amalfi avaient réussi à maintenir leur indépendance dans la basse Italie), Othon Ier concéda aux villes de la péninsule des priviléges qui devinrent la base de leur indépendance. Pour mettre un terme aux désordres de toute sorte dont la cour de Rome était devenue le théâtre, ce prince déposa le pape Jean XII et le remplaça par Léon VIII, qui devint dès lors son vassal. A la mort d'Othon (1002), les Italiens, regardant comme brisés les liens qui les unissaient à l'Allemagne, élurent pour roi le marquis Ardouin d'Ivrée, qui fut couronné à Pavie, tandis qu'une partie du royaume décernait le même titre à Henri II, empereur d'Allemagne. La guerre civile, allumée par cet antagonisme, se termina au profit de Henri II, par la retraite d'Ardouin dans un monastère (1004). Conrad II, successeur de Henri II (1006), ne réussit pas à rétablir l'ordre et la paix en Italie; il s'efforça vainement de soumettre Rome, où dominait l'idée républicaine. Henri III, fils de Conrad II, à son arrivée en Italie, trouva trois papes, qu'il s'empressa de déposer, et plaça sur le trône pontifical un pontife de son choix. Mais, depuis longtemps déjà, les papes rêvaient de secouer le joug des empereurs d'Allemagne. Grégoire VII, fort de l'appui des Normands, qui formaient dans l'Italie méridionale une puissance militaire importante, ne craignit pas d'humilier l'empereur Henri IV, en 1077, à propos des investitures. Urbain II excita les fils de Henri IV à se soulever contre l'empereur. Henri V ayant réussi à remplacer son père sur le trône impérial, grâce aux menées et aux intrigues de Grégoire VII, ne tarda pas à se trouver engagé, vis-à-vis de son protecteur, dans une lutte violente au sujet de l'héritage de la comtesse Mathilde de Toscane, lutte qui provoqua de continuels conflits dans tout le cours du XIIe et du XIIIe siècle. « Pendant ce temps-là, dit un historien, au sud de l'Italie, l'Etat normand se constituait, sous Roger Ier (1130), en royaume, sur les débris des républiques, de la domination des Grecs et des Lombards. Dans les petites républiques du nord, de petites guerres intestines développaient l'énergie juvénile de ces petits Etats. Il faut mentionner, entre autres, celle que termina, en 1111, la destruction de Lodi par les Milanais, et le siége de Côme par l'armée de toutes les villes lombardes, siége qui dura dix ans (1118-1128). La soumission de cette ville fit de Milan la plus puissante cité de l'Italie; et la plupart des villes qui l'avoisinaient se confédérèrent avec elle, tandis que quelques autres contractèrent des alliances avec sa rivale, Pavie. Des querelles, qui éclatèrent en 1129 entre les deux confédérations, provoquèrent la première guerre, et c'est à cette époque que surgirent les partis connus dans l'histoire sous les noms de *guelfes* et de *gibelins.* A Rome, l'esprit de liberté, comprimé par Grégoire, se réveilla avec une telle force, que, pendant quelque temps, les papes n'y régnèrent plus qu'avec une puissance fort amoindrie. Arnaud de Brescia réussit à rétablir momentanément le simulacre d'une république romaine. Frédéric Ier de Hohenstauffen conçut le projet de consolider la puissance impériale sur l'Italie et de tuer le pouvoir sacerdotal; il apporta dans l'exécution de ses plans une opiniâtreté, une vigueur d'intelligence et un déploiement de ressources qui, pendant quelque temps, promirent d'être couronnés par le succès le plus complet, mais qui échouèrent par suite des malheurs des temps et des obstacles qu'on lui opposa. »

Dès 1167, les villes confédérées avaient l'organisation de la ligue lombarde. Les papes mirent à leur service tous les avantages dont ils pouvaient disposer. L'empereur, après de brillants succès suivis de nombreux revers, dont le plus sanglant fut la perte de la bataille de Legnano (1176), gagnée par les confédérés, fut contraint de subir les conditions des villes libres et de signer la paix de Constance, le 25 juin 1183. Par le mariage de son fils avec Constance, l'héritière du royaume normand de Sicile (1180), il acquit à sa maison un héritage considérable et enleva en même temps au saint-siége le seul appui qu'il eût eu jusqu'alors dans ses luttes contre la pression impériale. Sous le règne de Henri VI, les divisions des guelfes et des gibelins prirent de plus en plus de l'extension dans le nord de l'Italie. Pendant la minorité de Frédéric II, à la faveur des troubles qui éclatèrent en Allemagne, Innocent III réussit à rétablir l'autorité temporelle du saint-siége sur Rome et son territoire, et à faire valoir ses prétentions sur les donations de Pépin et de la comtesse Mathilde. En 1197, il arracha aussi au parti guelfe la plus grande partie de la Toscane. Pise seule résista. L'Allemagne était, à cette époque, aussi divisée que l'Italie, et l'on vit un guelfe, Othon IV de Saxe, élu au détriment du jeune Frédéric II, chef des gibelins. Mais bientôt le pape, mécontent du nouvel empereur guelfe, se déclara pour Frédéric II, tandis que toutes les villes guelfes prenaient fait et cause pour Othon IV. La dignité impériale fit retour à la maison de Hohenstauffen en la personne de Frédéric II (1212). Il y eut alors peu de villes où la population ne fût divisée en guelfes et